

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

Existe-t-il des langues plus « belles » que les autres ?

Conférence

Jean-Philippe Watbled

Professeur à l'université de la Réunion

Le 08/06/2010

Yves Duteil, dans les paroles de sa chanson *La langue de chez nous*, touche probablement davantage le profane en matière de langage que les linguistes qui, comme moi, passent leur temps à essayer de mettre au jour les mécanismes phonologiques et syntaxiques des langues. Claude Nougaro écrivait aussi, à propos de sa ville de Toulouse : « un torrent de cailloux roule dans ton accent ». Il avait exploité à merveille les ressources expressives offertes par cette consonne polymorphe qu'est le

r
français, qui peut être prononcé doux, sans friction, ou avec rudesse, en agitant légèrement le

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

voile du palais et la luvette par un contact rugueux avec la langue, et les vibrations de l'air se glissant par un étroit chenal miment alors le courant du torrent charriant les roches.

Que peut dire la linguistique sur la beauté des langues, et possède-t-elle les moyens de les comparer de ce point de vue ? Et d'abord, qu'est-ce que la linguistique ? Rappelons que c'est une science humaine, au même titre que la sociologie, l'anthropologie ou l'ethnologie, l'histoire et la géographie, et bien d'autres encore. Elle a même été pendant un temps la science humaine pilote au XX

siècle. En effet, c'est en linguistique que le structuralisme a d'abord été inventé par une poignée de chercheurs membres du Cercle linguistique de Prague dans les années 1930, dont les principaux ont été les Russes Troubetzkoy et Jakobson, inspirés par le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure. Ce structuralisme a inspiré entre autres Claude Lévi-Strauss, le grand anthropologue qui nous a quittés il y a peu de temps.

Le problème, lorsque l'on veut traiter un sujet comme le nôtre, est que les linguistes professionnels s'intéressent en fait très peu à la question de la beauté des langues. Au mieux, certains d'entre eux, bien minoritaires, tel le grand Jakobson, que je viens de mentionner, ont écrit sur les relations entre linguistique et poétique, en montrant tous les apports possibles de la première à l'étude rigoureuse de la littérature. Mais il s'agit là de l'art du discours à visée esthétique. Or il sera question aujourd'hui de la beauté des langues, y compris et surtout dans leur usage ordinaire, et de l'impression que laisse le discours à l'oreille de l'auditeur, indépendamment même de la fonction de communication. Nous verrons tout à l'heure que la beauté des langues ne se limite pas à cet aspect, et qu'elles recèlent aussi des magnificences cachées, indécélables à celui qui ne les fréquente pas en profondeur. Je distinguerai donc en quelque sorte une esthétique de surface, c'est-à-dire une esthétique de la parole, et une esthétique des profondeurs, que je réserve pour la partie finale de mon exposé.

Mais dans l'attente, on imagine bien la difficulté de la question qui sert de titre à cette conférence. On peut en effet s'interroger sur le bien-fondé de l'application de la notion de beauté aux langues : qu'est-ce que la beauté d'une langue, quand on ne sait pas bien définir la beauté en général ? et comment se donner les moyens de la comparaison ? Notre problème est le suivant : d'une part, les locuteurs non spécialistes émettent spontanément et fréquemment des jugements esthétiques sur les langues, en déclarant en outre leurs préférences, et d'autre part, les linguistes professionnels s'intéressent peu ou pas du tout à la question. Mais il y a pire : ils évitent volontairement de l'aborder et pratiquent l'auto-censure, de peur d'être pris en flagrant délit d'attitude impressionniste et subjective et de tourner le dos à la scientificité, la pire des choses qui puisse à leurs yeux leur arriver.

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

Claude Hagège a pourtant pris le risque d'une entrée *Beautés des langues* dans son *Dictionnaire amoureux des langues*.

Je ne pourrais mieux m'exprimer qu'en le citant : « Aucun linguiste professionnel n'osera déclarer, dans une réunion savante de chercheurs éminents qu'il trouve une langue belle, ou plus belle qu'une autre. La présente tribune me donne bien d'autres libertés, heureusement ! Je dirai donc que certaines langues m'émeuvent particulièrement par leur beauté. La beauté des langues est, certes, une notion bien subjective »

[\[1\]](#)

. Presque tout est dit dans ce passage, sur la difficulté. Difficulté du professionnel à aborder le sujet, difficulté du sujet lui-même, caractère éminemment subjectif. Je vais essayer à présent d'apporter une modeste contribution à cette question que les non spécialistes aiment aborder, sans disposer en général des outils nécessaires, et que les spécialistes, qui maîtrisent un peu ces outils, prennent bien soin d'éviter.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je voudrais poser quelques bases théoriques à mon avis nécessaires pour la suite. Tous les êtres humains naissent avec une faculté de langage, propriété naturelle de l'espèce. C'est cette faculté qui permet à l'enfant d'installer une langue particulière dans son psychisme, en fonction de l'environnement linguistique qui lui est proposé. En ce sens, il est essentiel, pour comprendre la suite, de distinguer la ou les langues premières, souvent dites « langue(s) maternelle(s) », des langues secondes. Les langues premières sont le produit de l'activation de la faculté de langage dans la petite enfance, alors que les langues secondes sont acquises ou apprises plus tardivement, d'une autre manière, la pire des situations étant l'apprentissage non précoce (10 ans ou plus) en milieu scolaire. Plus le processus est tardif et éloigné des conditions permettant l'activation de la faculté naturelle de langage, et plus le sujet aura le sentiment d'une infirmité linguistique dans la langue de l'autre, langue dite « étrangère », plus il y aura de risques d'accent dit « étranger », et enfin plus il transfèrera dans la langue apprise des propriétés de sa langue première. J'ai d'ailleurs personnellement la conviction, sans pouvoir le prouver, que ce ne sont pas les mêmes fonctions et circuits qui sont à l'œuvre dans les deux cas sur le plan neuronal. Cela n'est pas sans conséquence sur le jugement esthétique porté sur les langues. J'y reviendrai.

Autre constat : il n'existe pas d'organes spécifiques de la parole. Les organes servant à la parole sont en effet détournés de leurs fonctions premières (respiration, alimentation, etc.). Leur « géométrie » irrégulière et leur asymétrie entraînent des déséquilibres sur le plan structural ; en outre, leur inertie est cause de variations et changements, comme l'a bien montré le linguiste français André Martinet dans ses travaux.

Suivant Noam Chomsky, sans doute le linguiste le plus important de ces cinquante dernières

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

années, c'est en réalité le cerveau qui est véritablement l'organe du langage. Là encore, on ne peut écarter les conséquences de ce fait pour ce qui est de la recherche de l'harmonie et de l'équilibre des structures. En effet, il existe un conflit constant entre l'esprit en quête de symétrie et les organes de la parole, incapables de les assurer de manière stable, pour des raisons physiologiques. Précisons que cela concerne toutes les langues, donc le langage en général.

Avant de passer à la question esthétique proprement dite, il nous faut aborder rapidement celle de la structure des langues et de leur organisation. Une langue, ou mode d'être particulier du langage, est un système global de formes destinées à exprimer du sens. Ce système global est organisé en sous-systèmes d'unités et de structures, avec des règles et des principes de fonctionnement. Toute langue comprend ainsi trois composantes centrales : la phonologie, le lexique et la grammaire, qui se subdivise elle-même en deux parties : la flexion ou grammaire du mot (non universelle), et la syntaxe ou grammaire des groupes et de la phrase, qui est quant à elle universelle et constitue la propriété fondamentale du langage naturel humain. L'ensemble de ces composantes est, directement ou indirectement, au service de la sémantique.

Ensuite, un mot sur les fonctions du langage. Je me contenterai ici de mentionner ce qui me semble être les deux fonctions centrales et essentielles : la fonction de communication et la fonction de représentation. La première nous renvoie à l'utilisation du langage dans une relation interpersonnelle. En revanche, avec la fonction de représentation, nous en restons au plan intra-individuel : cette fonction permet au sujet de se représenter le monde, les entités, les choses, les idées, etc. Les deux fonctions essentielles sont donc bien distinctes.

Je voudrais aussi ajouter quelques mots sur le couple langue/discours, qui me paraît fondamental pour notre investigation. La langue est pure virtualité. C'est l'ensemble des règles, des principes, des unités et des structures qui permettent la production et la réception du discours. La relation dialectique entre langue et discours est essentielle. Le discours, qui est acte, rend compte des données de l'expérience extralinguistique, mais les données en question et les structures linguistiques sont hétérogènes, ce qui entraîne ce qui a été justement appelé l'arbitraire linguistique (selon l'expression de Ferdinand de Saussure). La science du langage doit être conçue, entre autres, comme l'étude des mécanismes qui permettent le passage du caractère virtuel de la langue au caractère effectif du discours. Or les seules données observables et accessibles sont de nature discursive et la langue est une réalité neuronale, mentale, inaccessible, inobservable.

On mesure alors, dans ces conditions, la difficulté que présente la question esthétique de la beauté des langues : comment mesurer la beauté de l'inobservable ? Il semble bien qu'il faille commencer par observer la partie que l'on joue - le discours, la parole - avant d'essayer d'aller

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

plus loin en remontant à la beauté des règles du jeu - la langue.

Depuis de Saussure, on distingue aussi forme et substance de la langue. L'objet d'étude proprement linguistique, c'est la forme. La substance, c'est le substrat physiologique et physique, la production du son et le son lui-même. Il existe aussi dans de nombreuses cultures - dont la nôtre - une substance secondaire, de nature graphique. Les deux substances peuvent être prises en compte dans un débat sur l'esthétique des langues. En général, on a en tête la substance phonique, mais n'oublions pas les merveilles graphiques, comme la calligraphie arabe ou chinoise, que nous offrent certaines cultures. Cependant je ne traiterai pas de ces questions graphiques ici.

Quelques mots supplémentaires sur la composante phonologique, qui va nous intéresser au premier chef, s'imposent. La phonologie se subdivise en sous-composantes :

- la phonologie segmentale, qui traite de la phonématique (systèmes des phonèmes consonantiques et vocaliques) et de la phonotactique, ou ensemble de règles combinaisons de phonèmes dans la chaîne parlée ;

- la phonologie suprasegmentale, appelée aussi prosodie, qui a pour objet l'accentuation, le rythme et l'intonation.

Le célèbre distique de Marc Monnier illustre bien la différence entre phonologie segmentale et prosodie :

Gall, amant de la Reine, alla tour magnanime

Galamment de l'arène à la Tour Magne à Nîmes.

On a en effet la même suite de phonèmes dans les deux vers, mais la structure prosodique diffère.

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

Nous avons parlé jusqu'à présent du langage, mais pas vraiment des langues. Si l'on veut en bonne méthode poser les bases de notre problème d'aujourd'hui, il nous faut avoir une idée de la situation linguistique dans le monde. En effet, de quelles langues parlons-nous ? de la beauté de quelles langues ? Les risques de tomber dans le piège de l'ethnocentrisme sont très élevés, d'où la nécessité de prendre conscience de l'extraordinaire diversité linguistique qui règne sur notre planète. Il est évidemment hors de question de donner ici une liste fastidieuse des différentes familles et sous-familles de langues ; l'essentiel est de rappeler que la diversité est considérable et que la famille indo-européenne, la plus connue des occidentaux, n'est qu'une famille parmi bien d'autres : famille eskimo-aléoute, langues amériennes, langues aborigènes australiennes, langues papoues, ouraliennes, altaïques, caucasiennes, langues du Niger-Congo, langues sino-tibétaines, chamito-sémitiques, dravidiennes, austronésiennes, etc.

Chacune de ces familles se subdivise en groupes. Ainsi, la famille indo-européenne, dont font partie le grec et le latin, comprend le celtique, avec le gaulois (éteint depuis longtemps), le breton, le gallois et le gaélique ; l'italique, dominé par le latin, dont sont issues les langues romanes : le portugais, le castillan, le catalan, l'occitan et le provençal, le français, l'italien, le corse, le sarde, le sicilien, le roumain, etc. ; le germanique, qui comprend l'allemand, le néerlandais, le frison, l'anglais et les langues scandi-naves (danois, norvégien, suédois, islandais, féroïen) ; l'albanais ; le grec, classique et moderne ; le baltique, avec le lituanien et le letton ; le slave, incluant le russe, le biélorusse, l'ukrainien, le polonais, le bulgare, le serbe et le croate, le slovène, le tchèque et le slovaque, etc. ; les langues indo-européennes d'Asie, avec l'arménien, le groupe indo-iranien, dont le sanskrit et un nombre considérable de langues modernes : le hindi et l'ourdou, le punjabi, le gujarati, le bengali, le népalais, le cinghalais, le pashto, le persan, etc.

Cela nous indique que la question esthétique ne saurait être indépendante du relativisme et de la subjectivité : qui perçoit quoi, et dans quel contexte ? Prenons le cas de l'Europe. Pendant longtemps, les langues romanes, issues de diverses formes de latin populaire, ont été dépréciées et minorées, y compris par leurs propres locuteurs. Comment dans ces conditions les considérer comme belles à ces époques ? Le coupable était le latin littéraire classique, maintenu en état de survie artificielle comme langue des clercs, de la politique et de la religion, tandis qu'au fil des siècles, les parlers romans issus non de ce latin littéraire, mais du latin oral, dit « vulgaire », se sont progressivement éloignés de l'idiome classique. Ce fait a exercé une influence considérable sur la représentation des langues romanes, initialement considérées comme « rustiques ». Il a fallu attendre longtemps avant qu'elles aient seulement droit de cité dans les mentalités. Le contraste est fort avec la situation actuelle : aujourd'hui nombre de francophones, par exemple, sont tentés de considérer que leur langue est l'une des plus belles du monde, sinon la plus belle. Mais n'est-ce pas parce qu'elle est installée, reconnue, officialisée et qu'elle a connu son heure de gloire ? Langue de conquérants, langue internationale, langue d'un pays autrefois puissant. Faisons donc un retour en arrière, avec les

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

débuts de la transformation du latin en langues romanes.

Il existe un document ancien particulièrement intéressant, l'*Appendix Probi*, qui passe souvent pour être un traité du III

è

ou du IV

è

siècle (

Probus

est le nom d'un grammairien romain du I

è

siècle), mais qui pourrait bien se situer plutôt vers 700. Il s'agit d'un palimpseste : des moines d'Italie du Nord ont raturé un parchemin pour y copier un traité grammatical en y ajoutant des appendices, dont une liste de corrections des fautes qu'ils entendaient. Ce document est précieux, car il nous fournit des informations d'une importance capitale sur l'écart entre le latin classique et le latin parlé tardif ou le proto-roman, dans les composantes lexicale, phonologique et morpho-logique de la langue. On y trouve en bref la condamnation de tout ce qui va devenir la substance des futures langues romanes, sur le modèle de « dites ceci, ne dites pas cela ».

Ce précieux document montre bien l'écart entre le latin littéraire et les formes de latin vulgaire, puis de la *romana lingua*. Mais il convient surtout de noter que ce qui sera bien plus tard senti par les locuteurs comme de belles langues aura d'abord été considéré, au moment où le changement s'accélère, comme une forme de déclin, seul le latin littéraire étant alors vu comme digne. On peut penser que cette dignité et la beauté constituent dans un tel cas une seule et même catégorie, ce qui doit nous faire réfléchir. En tout cas, la divergence entre le latin littéraire et les variétés dites vulgaires s'est accrue au fil du temps, si bien qu'il est arrivé un moment où la population non lettrée s'est retrouvée dans l'incapacité de comprendre les homélies, par exemple, car le latin des clercs lui était devenu étranger.

Les *Serments de Strasbourg* (842) sont l'une des conséquences directes de ce constat d'inintelligibilité. Il s'agit du plus ancien texte officiel en langue vulgaire « française » dont nous disposons. Charles II le Chauve et Louis II le Germanique, fils de Louis le Pieux et petits-fils de Charlemagne, prêtent un serment d'assistance mutuelle contre leur frère Lothaire. Charles le Chauve s'exprime en *teudisca lingua* (francique), tandis que Louis le Germanique le fait en *romana lingua*

: il y a donc « échange de langues ». La lecture des

Serments

révèle clairement qu'on se situe à une période charnière, et ce texte inestimable montre parfaitement l'évolution dans la continuité, du latin tardif au roman, puis au proto-français. Les

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

Serments

sont le signe d'une divergence profonde entre la langue latine des clercs et la langue romane du peuple. Ce que j'ai en tête à ce stade de notre « voyage », c'est que la langue vulgaire commence à avoir une chance d'acquérir droit de cité et d'être un jour officielle. Et c'est sans doute cette future officialisation qui permettra de lui faire acquérir le statut de *belle langue*.

Dante (1265-1321) va accélérer les choses en Italie. Son *De vulgari eloquentia* date approximativement de 1303-1305. C'est peut-être le premier texte mettant en valeur une langue autre que le latin dans l'histoire européenne, en cherchant à la faire accéder au rang de langue littéraire. Dante examine la question de la langue vulgaire (italienne) et il en fait l'objet d'un traité, paradoxalement rédigé en latin. Pour lui, il faut viser un vulgaire illustre - ce qui signifie littéralement qu'il doit diffuser la lumière - une synthèse de ce que l'on trouve de mieux dans les dialectes italiens. Il se voit comme le fondateur d'un vulgaire unique, et la postérité considérera effectivement qu'il a joué un rôle important dans la constitution de la langue littéraire italienne. Dante rêvait en fait de construire une langue de type édénique, comme la langue mythique d'avant Babel. Le meilleur exemple de ce vulgaire illustre sera la propre poésie de Dante et sa *Divine Comédie*.

L'intérêt de textes comme le *De vulgari eloquentia* est qu'ils montrent bien qu'avant que l'on puisse considérer une langue comme belle, il faut d'abord qu'elle acquière dans l'esprit national une forme de dignité : pas de beauté sans dignité, et pas de dignité sans reconnaissance.

Dans la même veine et dans le même esprit que Dante, Du Bellay publie bien plus tard, en 1549, sa

Défense et

illustration de la langue française,

dans laquelle il se fait l'ardent avocat de la langue française en affirmant son égale dignité avec le latin et le grec. Il y prône l'enrichissement de la langue française au moyen de l'imitation des auteurs anciens.

J'en arrive à présent au cœur de notre sujet. Le jugement esthétique est un « jugement de goût ». Ce jugement est normalement lié à une forme de plaisir que procure la contemplation ou la perception (visuelle, acoustique) de l'objet. Il faut prendre en compte dans l'analyse à la fois les propriétés de l'objet qui sont à la source de ce plaisir esthétique et les traits propres au sujet qui porte le jugement esthétique.

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

La beauté est difficile à définir et je ne chercherai pas à le faire ici. Mais on pense à l'harmonie, à l'équilibre, aux symétries et ruptures de symétries, à une forme d'organisation. Or les langues sont structurées, précisément. La question est donc : existe-t-il une corrélation entre les types structurels et les jugements esthétiques : ceux-ci sont-ils systématiquement plus favorables quand ils portent sur certaines sortes d'organisation ? et les langues sont-elles toutes également structurées au même degré ? dans quelles composantes (phonologie, lexicque, grammaire) ? Leur degré d'adéquation avec le réel peut-il différer, ou sont-elles toutes également performantes à cet égard ? et qu'est-ce que le réel ? Est-il accessible indépendamment de la vision subjective que nous avons, vision précisément informée au moins partiellement par notre propre langue ? Cela induit à penser que le jugement esthétique porté sur la langue maternelle doit sans doute être soigneusement tenu distinct du jugement esthétique porté sur une langue étrangère. Considérons en effet la réaction spontanée de tout auditeur d'une langue étrangère : il va en général porter immédiatement et plus ou moins consciemment un jugement esthétique, surtout quand la suite sonore est inintelligible, et que n'affleure à son oreille qu'une suite de sons non porteurs de sens pour lui. Et plus le contenu sémantique lui est inaccessible, plus l'attention qu'il porte au son va croissant, et plus grande est sa sensibilité aux timbres vocaliques, aux groupes consonantiques et à la prosodie. Face à un discours émis dans une langue inintelligible, le son n'est plus au service du sens : l'on écoute forcément le son pour le son, le son sans le sens !

Dans l'idéal, il faudrait pouvoir analyser les jugements esthétiques et, en étant à l'écoute des raisons qu'invoque celui qui émet un jugement, être capable de démêler et d'isoler :

- les critères linguistiques, paralinguistiques (timbres de voix, par exemple), et non linguistiques (éléments associés) ;

- les éléments de subjectivité, liés entre autres à des faits biographiques ;

- les éléments liés à l'ethnocentrisme, à une idéologie, à des présupposés ou à des préjugés ;

- le degré de connaissance en matière de langage et de langues que possède celui qui porte le jugement ;

- les confusions idéologiques entre l'écrit et l'oral, ou entre la langue et le lexique, le second

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

n'étant qu'une partie de la première, ce qui est souvent oublié ;

- la prise en compte de telle ou telle composante de la langue.

En fait, on peut *a priori* penser que les appréciations seront en général mixtes, en quelque sorte « impures » : le jugement sur la langue se trouve pris au piège d'un mélange de données hétérogènes. Malgré cela, on peut penser, dans une approche scientifique, qu'il existe des propriétés des langues qui induisent certains types de jugements, mais dans un cadre contextualisé : jugement d'un francophone sur les autres langues romanes, par exemple, ou sur l'allemand. Il faudrait procéder à des comparaisons croisées : les anglophones portent-ils les mêmes jugements que les francophones sur l'italien et sur l'allemand ? Toutes ces études restent à faire.

Attardons-nous un instant sur le point de vue phonologique, crucial pour notre enquête. Les éléments de phonosymbolique du langage ont été superbement étudiés par Jakobson, qui nous explique que les notions de clair et sombre, de léger et de lourd, par exemple, sont fréquemment appliquées aux timbres vocaliques, et souvent de la même manière, quelle que soit la langue : /i/ clair, /u/ [2] sombre, /a/ plus compact. Ces trois timbres fondamentaux sont souvent mis en avant, car ils sont les composants du triangle vocalique de base. Une voyelle comme le /y/ [3] français représente une sorte de mélange de /i/ (i) et de /u/ (ou)

Par ailleurs, le phonosymbolisme contredit quelque peu l'arbitraire du signe linguistique, dont il a été question tout à l'heure. Ainsi, un germanophone pourra-t-il percevoir un lien analogique entre le mot et la chose dans le cas de la foudre, avec son

Blitz.

Il s'agit d'une motivation *a posteriori*,

certes, mais elle est ressentie, quoi qu'on dise. L'existence certaine du phonosymbolisme implique que la possibilité même du jugement esthétique, sur le plan phonologique, soit inscrite dans les langues. Toujours sur cette question phonétique, comment ne pas mentionner l'existence dans certaines langues du phénomène d'harmonie vocalique ? Ainsi en finnois, par exemple, en dehors de /i/ et /e/ qui peuvent figurer librement, on ne peut pas faire coexister dans un même mot une voyelle antérieure (= claire, aiguë) avec une voyelle postérieure (= sombre, grave). Or la notion même d'harmonie évoque la beauté, le chant, la musique. Cette harmonie fait partie des règles contraignante dans certaines langues.

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

Je vais à présent passer à des exemples de jugements portés par les francophones. Je laisserai de côté les appréciations fortement subjectives de type métonymique, que l'on trouve sur les blogs : « J'aime l'anglais parce que j'aime la musique anglo-saxonne » ; « J'aime l'espagnol parce que ma copine est espagnole, et que j'ai passé de superbes vacances avec elle sur la Costa Brava », etc. Plus sérieusement, prenons l'exemple de jugements portés *en soi*

sur des langues comme l'italien et l'allemand. Il appert qu'ils sont souvent nettement plus positifs sur l'italien. Dans les déclarations les plus sophistiquées, on invoque en général la mélodie et le caractère chantant de cette langue romane, qui seraient opposés au caractère guttural et hâché de l'allemand, langue germanique, avec toutes les connotations que cela véhicule. Il est ici essentiel de démêler les critères, ainsi que de distinguer le jugement global, plus ou moins positif ou négatif, et le contenu détaillé du jugement et les propriétés invoquées. Le cas de l'allemand est typique à cet égard. Le caractère présumé guttural et hâché est une chose, le jugement parfois globalement négatif en est une autre. En général, le lien causal n'est pas explicite même s'il existe fort probablement : je songe ici au rôle des films de guerre, principalement aux œuvres ayant pour thème la seconde guerre mondiale.

Mais entrons un peu dans les détails linguistiques, pour ce qui est de l'italien et de l'allemand. Pour le premier, on observe un accent tonique, frappant le plus souvent (mais pas systématiquement) la pénultième, peu de groupes consonantiques, et finalement peu de phonèmes foncièrement étrangers à la langue française actuelle, hormis le *r* vibré. Face à cela, l'allemand frappe par son accent d'intensité, le plus souvent sur l'initiale du mot, et aussi par la fréquence des groupes consonantiques, qui peuvent être lourds, au sens phonétique du terme. En outre, les frontières de mots sont nettement signalées dans la parole, y compris par ce qu'on appelle des attaques vocaliques glottales (coup de glotte). Le *Ach-Laut* (*ch*

ch

dans

Achtung

par exemple), ainsi que le

h,

amènent le francophone à considérer l'allemand comme « guttural ». Or le

ch

de

Achtung

n'est jamais qu'une fricative dorso-vélaire, soit articulée au même endroit que le

k

du français

képi

: il n'est donc pas plus « guttural » ! On voit bien ici que ce qui gêne, c'est la différence, et non le fait objectif. C'est ainsi que tout conspire à la préférence pour l'italien, considéré comme plus « musical ». Les types d'écarts par rapport aux propriétés phonologiques du français entraînent ici, majoritairement, une moindre affection pour le domaine germanique.

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

Notons néanmoins que le mélange des critères peut jouer dans un sens comme dans l'autre : les films de guerre ont grandement facilité les jugements négatifs (sans parler des guerres elles-mêmes et de leurs effets transgénérationnels), mais le timbre charmeur et délicatement sombre de la voix de Marlene Dietrich peut nous entraîner dans une direction opposée !

Quant à l'italien, il plaît au Français avec ses consonnes géminées, son accent tonique et l'allongement de ses voyelles comme signal de l'accent, comme dans *dottore* ou *cucina casalinga*.

L'accent sur l'antépénultième, par exemple dans *ippopotamo*,

étant moins fréquent, peut intriguer et surprendre, mais favorablement.

L'italien plaît au francophone sans doute par l'alliance d'un cousinage évident (même source latine) et d'une différence. Cette différence séduit. Si l'italien a simplifié les groupes consonantiques du latin en créant des consonnes géminées (*doctorem* > *dottore*), il a en revanche largement conservé les voyelles finales, soit d'origine, soit devenues telles par chute des consonnes ; comparons à cet égard quelques mots français et leurs équivalents italiens (je souligne les voyelles accentuées dans les mots italiens) :

docteur, dott

o

re, facile, f

a

cile, mer, m

a

re, tête, t

e

sta,

etc. La langue de Dante a moins tronqué les finales latines. Pour l'oreille francophone, l'italien a finalement modifié le latin dans un sens qui lui convient. Le francophone est peut-être nostalgique à son insu en entendant de l'italien, en sentant sa propre langue comme moins latine et en voyant l'italien comme un prototype de la romanité.

Venons-en à présent à la langue française. Le francophone aime l'accent tonique italien, car sa propre langue l'a perdu. Mais l'accent de mot en français existe-t-il seulement ? c'est sans doute un accent de groupe, une tendance à marquer les finales de groupe, d'où la difficulté du francophone à décoder les langues étrangères, qui presque toutes connaissent un accent de mot. Le rythme du français est syllabique quand dans la plupart des autres langues, il est de type accentuel. On songe ici à l'anglais qui « écrase » les syllabes inaccentuées : que l'on

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

compare la prononciation de l'anglais *lemon* à celle du français *citron* ou, bien pire, la prononciation du français

confortable

à celle de l'anglais

comfortable,

où seule l'initiale est clairement audible, à l'inverse du français qui accentue la finale. Les voyelles du français sont toutes également tendues, contrairement à celles de l'anglais : ainsi, le francophone sera maladroit, et dans la production et dans la réception, avec les voyelles anglaises, les unes tendues et les autres lâches, et surtout affectées par le degré d'accent, ce qui est impensable en français, langue dans laquelle l'accent est sans effet sur le timbre des voyelles.

Le système du français se caractérise aussi par ses voyelles antérieures arrondies (cf.

lu, eux, œuf...

), absentes dans la plupart des autres langues romanes ou en anglais (mais pas en allemand), ainsi que par ses voyelles nasalisées, comme dans

fin, brun, bon, banc.

L'ensemble donne à cette langue une grande originalité au sein des langues romanes.

L'espagnol et l'italien n'ont pas les voyelles antérieures arrondies, ni les voyelles nasalisées (mais le portugais en possède).

À ce stade de notre étude, quelques remarques semblent nécessaires :

- le jugement esthétique est sans doute fonction du contraste entre la langue étrangère et la langue maternelle ;

- il peut être influencé par des facteurs contextuels, historiques ;

- il peut tout simplement être de type ethnocentriste.

Ainsi, les diphtongues de l'anglais, cet accent qui ne tombe pas toujours sur la même syllabe, ces sons « bizarres » pour une oreille non entraînée, perturbent le francophone. Inversement, la difficulté de certains étrangers à prononcer et différencier les sons du français ne laissent pas d'étonner notre francophone, qui y voit une curieuse incapacité, puisque lui-même n'éprouve aucune difficulté ! Étonnante conséquence de l'ethnocentrisme, ou plus précisément du glossocentrisme, souvent totalement inconscient. Nous touchons là quelque chose d'important, que ce soit pour le jugement esthétique ou autre. Toute langue se caractérise par le principe de

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

l'arbitraire du signe mais, une fois le lexique et les règles de morphosyntaxe de la langue dite « maternelle » intériorisés mentalement grâce à la faculté de langage propre à l'espèce, toutes les unités, propriétés et structures de cette langue « maternelle » deviennent partie intégrante de la réalité la plus privée et la plus intime de l'individu, cette réalité linguistique lui devient littéralement consubstantielle, et en outre, cette intimité, nous la devinons partagée par les autres membres de notre communauté, d'où l'expression de langues étrangères pour celles des « autres ». Elles sont étrangères certes parce qu'elles sont parlées à « l'étranger », ou par des « étrangers », mais sont surtout et avant tout étrangères à l'intimité de notre être profond.

Nous savons bien qu'en raison de cette faculté d'acquisition du langage qui ne fonctionne vraiment que quand nous sommes très jeunes, les langues des autres nous seront finalement à jamais étrangères. Même celui qui semble avoir un accent indécélable, qui ne commet aucune faute de syntaxe, dans une langue acquise un peu trop tard, ne connaîtra jamais la même intimité avec cette langue qu'avec celle(s) de sa petite enfance. Cela vaut pour tous les humains : c'est une tragédie planétaire !

C'est d'autant plus troublant que la langue étrangère fait partie de l'intimité d'autres individus, membres d'autres communautés linguistiques, qui à la fois sont comme nous, avec un destin linguistique commun, mais aussi bien différents : la communauté concerne la faculté de langage, universellement partagée, mais la différence, qui concerne non le langage mais les langues particulières, dresse une barrière infranchissable dans les profondeurs de notre esprit ; cette langue étrangère, nous pouvons l'apprendre, nous pouvons la parler, elle nous procure le plaisir du partage et de la communication avec quelqu'un d'une culture autre, mais elle ne fera jamais partie de notre intimité la plus secrète.

Notons aussi que le pire, c'est finalement tout ce qui se trouve dans l'entre deux, entre notre langue première et les langues qui nous sont totalement inconnues, qui, lorsque nous entendons le discours oral, donnent l'impression de ce que j'ai appelé tout à l'heure le son sans le sens. Avec l'extrême différence, nous n'avons à faire pratiquement aucun effort de décodage, car nous n'avons aucune clé. Nous risquons, très bêtement, de chercher des ressemblances avec notre propre idiome : échec pratiquement assuré ! Le pire, dis-je, ce ne sont pas ces langues totalement inconnues de nous : ce sont celles que nous connaissons, que nous avons cru apprendre à l'école. Nous les décodons un peu, nous les parlons souvent mal, et nous les jugeons pourtant. Le problème est que ce jugement risque d'être lourdement influencé par cette relation pénible : ce sont des langues que nous ne maîtriserons jamais totalement, intimement, alors même que nous avons essayé. Contrairement aux langues que nous ne cherchons pas à connaître de près, ces langues étrangères que nous fréquentons sont celles qui nous rappellent cruellement qu'à côté de ce don extraordinaire qu'est notre faculté de langage, commune à tous les membres de l'espèce, se trouve cette éternelle infirmité : nous avons voulu faire de ces langues des éléments aussi intimes que l'est notre langue maternelle, et nous savons

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

confusément que nous n'y parviendrons jamais.

Le jugement esthétique ne peut pas ne pas être influencé profondément par cette relation d'intimité avec une langue, et d'étrangéité partielle ou totale avec d'autres, ni par notre vision générale de ces autres idiomes. Ces relations de type linguistique se mêlent en outre à d'autres traits qui nous sont propres et qui peuvent être collectifs ou individuels. Ce mélange affecte le jugement, nécessairement. Dans le domaine esthétique interfèrent ainsi d'autres éléments, non linguistiques, dont nous n'avons pas conscience, du moins le plus souvent.

Je voudrais m'attarder un peu à présent sur les jugements que portent les francophones sur la langue arabe, par exemple. Ce qui frappe l'oreille française, et bien d'autres d'ailleurs, c'est le nombre de consonnes gutturales : plus en arrière que le /k/ français, on trouve les uvulaires et les pharyngales, ces dernières étant les plus remarquables, et enfin les laryngales. L'arabe a la propriété d'exploiter au maximum les possibilités offertes par l'appareil phonatoire pour ce qui est des points d'articulation, sans parler des consonnes dites « emphatiques », dont l'articulation principale se combine avec une rétraction de la partie postérieure de la langue en direction de la paroi pharyngale. En outre, comme toutes les langues sémitiques, l'arabe est avant tout de nature consonantique sur le plan phonologique et morphologique, et les racines y sont purement consonantiques, les voyelles venant en général s'ajouter ou s'insérer entre les consonnes pour apporter des suppléments ou des modifications syntaxiques et sémantiques, l'ensemble pouvant se voir adjoindre des préfixes et des suffixes. Par exemple, la racine k-t-b a comme sens de base l'idée d'inscrire et d'écrire. Les formes que l'on peut construire à partir de cette racine sont en nombre considérable. J'en citerai quelques-unes, sans en préciser le sens, car cela nous mènerait trop loin : *kataba*, *katabû*, *katabat*, *katabnâ*, *yaktubu*, *yaktabunâ*, *taktubu*, *naktubu*, *'uktub* ; parmi les dérivés, on peut mentionner : *katîb*, *kitâba*, *kitâb*, *kutub*, *kutubî*, *kutayyib*, *maktûb*, *maktab*, *maktaba*, *maktabî*, *miktâb*, *mukâtaba*, *iktitâb*, *istiktâb*. Les racines demeurent les mêmes d'une variété d'arabe à l'autre : l'Égyptien dira *kataba* (« il a écrit ») quand l'Algérien dira *kteb*, mais toujours avec la même racine racine k-t-b.

On mesure ici le contraste entre le jugement esthétique un peu précipité : « je n'aime pas entendre la langue arabe, elle comporte trop de consonnes, et surtout des consonnes gutturales qui heurtent l'oreille » et celui du connaisseur qui s'aventure dans un voyage à l'intérieur de la langue : il suffit de s'intéresser à l'arabe, à sa structure, à son histoire, à l'histoire de la linguistique arabe aussi, pour être littéralement fasciné et devenir amoureux de cette langue, de ses structures, et même de ses consonnes ! Permettez-moi de citer à nouveau Claude Hagège : « [...] pour peu que l'on soit familier de langues à nombreuses consonnes

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

gutturales, on en appréciera, au contraire, la puissance sombre, majestueusement accentuée par le contraste avec la sonorité des voyelles » [\[4\]](#) . Hagège est ici un excellent avocat, bien convaincant.

Toujours sur cette question des gutturales, qui ont rarement la faveur des locuteurs francophones, je suis personnellement subjugué par la description phonétique que nous donne Ibn Khaldûn de la consonne que les arabophones appellent *qâf* (occlusive uvulaire, plus profonde que /k/, et en général écrite

q
dans les translittérations). Ibn Khaldûn est un philosophe et historien arabe (1332-1406), qui a vécu en Andalousie et en Afrique du Nord. Philosophe de l'histoire, il est pratiquement l'inventeur de la sociologie. C'est une description littéralement microscopique du

qâf
qu'il nous offre dans son
Livre des Exemples

(
Muqaddima
) . Il nous y livre les différentes variantes régionales et sociales des réalisations de cette consonne, mettant en valeur la prononciation des bédouins : « Ceux qui désirent s'arabiser et appartenir aux Arabes imitent leur prononciation du

q.
Et, pour ces Arabes, un Arabe pur ne se distingue d'un étranger arabisé et d'un citadin que par la prononciation de ce

q
»

[\[5\]](#)
. On aura deviné qu'il est question ici de la fonction identitaire de la langue, plus précisément sur le plan phonétique, et que cela joue au millimètre près. Mais le plus important pour mon propos, est qu'il y a finalement une esthétique du

qâf
: pour un auditeur subtil et attentif, il est plus ou moins beau selon le point exact du voile du palais et de la luvette où la langue vient s'appliquer. Ce critère de la beauté est évidemment relatif aux arabophones, mais peut s'acquérir par l'étude et la fréquentation. Il est clair que ce n'est pas un absolu et qu'il est lié à des éléments historiques et sociologiques.

On peut conclure de ce qui précède que le jugement esthétique peut changer selon le degré de connaissance que l'on possède d'une langue. Il suffit de creuser un peu, d'approfondir, pour installer une relation autre, et un regard différent.

Je propose à présent d'essayer d'aller plus loin. La beauté des langues évaluée sur des critères

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

purement phonétiques, avec parfois une approche du type « le son sans le sens », revenant ainsi à une appréciation de la substance phonique, indépendamment de la globalité de la langue, envisagée dans toutes ses composantes, cela peut s'appeler à mon sens une esthétique de surface. J'opposerai volontiers à cette esthétique de surface une esthétique des profondeurs : j'entends par là ce qui est purement mental. Certes, tout est mental dans la langue, y compris la parole et le plan phonétique. Mais ce plan mental a dans ce cas - celui de la parole - un substrat physiologique et physique. En revanche, les systèmes morpho-syntaxiques et la sémantique grammaticale sont purement mentales, sans substrat autre que conceptuel. Or ces systèmes purement abstraits recèlent leur propre beauté. On peut en effet envisager la fascination exercée par la diversité des structures syntaxiques, non seulement sur le linguiste mais aussi sur tout amoureux des langues à qui le linguiste veut bien transmettre non seulement ses connaissances, mais aussi sa passion.

Je ne peux m'étendre ici sur ce sujet complexe, ni multiplier les exemples à l'envi. Mais je songe d'abord aux langues dites ergatives, dans lesquelles le sujet d'un verbe intransitif (comme « courir ») est traité sur le plan morphosyntaxique comme l'objet direct d'un verbe transitif (comme « mordre »), alors que le sujet des verbes transitifs a un cas spécial qui lui est propre, appelé « ergatif ». On trouve cette caractéristique, partiellement ou totalement, dans les langues du Caucase, dans des langues amérindiennes, ou encore dans la majorité des langues aborigènes d'Australie, entre autres. En dyirbal, par exemple, langue australienne pratiquement éteinte, si l'on dit littéralement *Le chien a mordu l'homme et s'est enfui*, à la voix active, on comprendra non que c'est le chien qui s'est enfui, mais l'homme ! En effet, dans cette langue pleinement ergative, le sujet de la structure intransitive et l'objet direct sont traités de la même manière sur le plan syntaxique, les deux étant opposés en bloc au sujet de la structure transitive. Pour dire que c'est l'homme qui s'est enfui, il faut « détransitiver » la première proposition et dire quelque chose comme (littéralement)
Le chien a mordu avec l'homme et s'est enfui,
le sens étant toujours le même pour ce qui est de l'action de mordre.

Des phénomènes syntaxiques de type ergatif se rencontrent dans bien d'autres endroits du globe, notamment en basque, langue dans laquelle la flexion verbale est fascinante par le nombre absolument considérable de tiroirs verbaux [\[6\]](#), mais aussi, entre autres caractéristiques, par un accord du verbe qui peut dans certains cas (comme le verbe « donner ») être triple : accord avec le sujet, l'objet direct et l'objet indirect.

Dans plusieurs familles de langues sans filiations historiques, une certaine hiérarchie des entités est intégrée à la grammaire, toujours la même : homme > animal > inanimé ; masculin > féminin ; pluriel > singulier ; première personne > deuxième personne > troisième personne. On trouve cela aussi bien en Amérique du nord (en navaho, par exemple) que dans certaines langues de Papouasie, ou encore en Australie.

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

En français, on peut dire « Ce couteau coupe bien la viande », mais dans la langue des Indiens Pieds-Noirs, il est impossible de placer en position de sujet un inanimé dans une phrase d'action, sans ajouter un préfixe (□ *iht*) au verbe. Le francophone serait-il ici « animiste » ? Je ne le pense pas : le français accepte simplement de mettre en position de sujet non seulement un agent, mais un instrument, mais le francophone analyse sans doute le réel de la même manière que l'Indien nord-américain. La preuve en est que l'on ne peut ajouter, par exemple, l'adverbe « exprès » en français : « Ce couteau coupe bien la viande exprès » serait une phrase bizarre, ce qui révèle bien que le couteau, même en position de sujet, est toujours conçu comme un instrument inanimé, et non comme un agent doué de volonté. Toujours est-il que ce traitement différencié des entités animées - ou plus précisément susceptibles de contrôler l'événement - et des entités inanimées, est très récurrent dans des langues considérées par nous comme « exotiques » : ainsi, dans certains idiomes, assez nombreux, le codage grammatical de celui qui agit volontairement et de celui qui agit sans intention est différent. En cinghalais, par exemple, « j'ai bu/avalé de l'eau » se traduira de deux manières différentes, selon que l'action est volontaire ou que je suis tombé accidentellement dans la rivière : le sujet est dans ce type d'exemple au nominatif pour une activité contrôlée et au datif pour une activité non contrôlée, involontaire, accidentelle. Mais à propos, l'« exotisme » est-il rien d'autre que ce que nous connaissons mal ? Une fois les structures « exotiques » bien comprises, ne deviennent-elles pas naturelles et « normales » ?

Que dire après ce voyage linguistique ? L'enseignement à tirer pourrait se résumer selon moi par l'expression de *Réforme de l'entendement*, que j'emprunte à Spinoza. Réforme de l'entendement tout d'abord pour les non-spécialistes. En quoi ? non pas en se transformant en techniciens de la langue, mais en faisant l'effort de démêler ce qui est d'ordre linguistique et ce qui ne l'est pas dans leurs critères de jugement. Pour le reste, on ne pourra guère leur reprocher leur subjectivité. Réforme de l'entendement ensuite pour les linguistes, qui doivent accepter l'idée que si les non-spécialistes émettent des jugements esthétiques et comparent les langues sous l'angle de la beauté, il doit bien y avoir des raisons profondes à cela, qu'il convient de rechercher.

La deuxième expression clé de la fin de mon exposé sera « vases communicants ». Je veux dire par là que les langues sont des objets mentaux complexes, qu'il faut envisager dans leur globalité, en tenant compte de la pluralité des composantes internes. Ce que l'une gagne dans un domaine, elle le perd dans un autre, et inversement. Par ailleurs, si l'on trouve telle langue plus belle qu'une autre ou que les autres, on doit se garder d'oublier qu'on en connaît bien peu, et que plus généralement on est bien ignorant en matière de langage.

Ce n'est pas le moindre des paradoxes que le non-spécialiste émet souvent un avis qu'il croit

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

autorisé dans le domaine du langage et des langues. Cette erreur est liée au caractère consubstantiel de la langue à son locuteur, car parler lui est aussi naturel que manger, et il a bien un avis en matière de gastronomie : pourquoi n'en aurait-il pas en matière de langage ?

Autre paradoxe, lié non plus cette fois à l'échange entre linguistes et profanes : tous autant que nous sommes, nous savons peu de choses sur le langage et la modestie devrait être ici la règle, même pour le savant. En effet, d'une part, grâce à notre faculté de langage propre à l'espèce, nous sommes de véritables virtuoses de la parole, et d'autre part, cette virtuosité est, au niveau collectif, inversement proportionnelle au savoir conscient que nous possédons sur ses causes. Certes, le linguiste peut contribuer à améliorer la recherche de ce qui motive les jugements esthétiques, mais il ne pourra pas faire s'effacer soudainement la subjectivité et les influences de l'histoire et des idéologies. Nous ne continuerons à émettre que des avis, des opinions et à faire part de nos impressions, quel que soit le degré d'avancement de la recherche en ce domaine, recherche pratiquement inexistante d'ailleurs pour le moment. Alors, pourquoi une *Réforme de l'entendement* ? Pour éviter de confondre ces impressions avec une réalité objective qui en fait nous échappe à tous. Pour rester modeste. Il ne faudrait jamais dire : telle langue est plus belle que telle autre, et pas même
je trouve

telle langue plus belle. Il faudrait dire : je ressens une impression agréable à l'écoute de telle langue, et je vais essayer de vous en expliquer les motifs, qui ne sont pas forcément rationnels. J'aime cette langue parce qu'elle présente telles caractéristiques, mais il se pourrait bien qu'une autre que je connais pas les présente à un plus haut degré de perfection.

On aura compris que tout dépend des critères retenus, souvent de manière implicite, voire inconsciente, en fonction de notre histoire personnelle et du contexte dans lequel nous vivons. Claude Hagège a la franchise de reconnaître cela implicitement dans l'article *Bambino* de son *Dictionnaire amoureux*.

Il nous y raconte que ses voisins italiens l'apostrophaient ainsi quand il était enfant. Il écrit : « Je suis épris de ce mot, ainsi que de la langue qui le porte, depuis le moment même où je l'entendis proférer par les timbres variés, aigus, graves, chauds, blancs, frémissants, vacillants, vrombissants, des voix qui m'enveloppaient de ses rutilances ». Il est clair que c'est ici l'homme tout court, si j'ose dire, qui s'exprime, et pas seulement le linguiste. Cette franchise et cette audace ne peuvent que nous émouvoir, mais elles révèlent aussi le caractère fondamentalement subjectif de ce type de jugement, qui trouve son origine non seulement dans les qualités propres et indéniables de la langue italienne, mais aussi dans la remontée aux sources d'une enfance qui a connu de petits instants de bonheur.

Pour le linguiste qui vous parle, ces émotions existent aussi, mais cela n'est pas incompatible avec l'idée que, finalement, toutes les langues sont également belles. Tout d'abord, n'oublions pas que la beauté peut être dissimulée dans des structures non apparentes. Ensuite, il me

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

semble qu'un lien unit toutes les langues, en profondeur : elles révèlent l'humain et son génie. Ce don de l'espèce est remarquable et nous oublions souvent qu'il est totalement partagé. Les langues des Aborigènes d'Australie, celles de la Papouasie Nouvelle-Guinée ou encore les langues amérindiennes, par exemple, présentent à cet égard exactement la même valeur anthropologique que le français, l'anglais, l'allemand, le castillan, le catalan ou l'italien : les langues sont toutes également humaines.

Aussi loin que l'on remonte dans le temps grâce aux méthodes de reconstruction de la linguistique comparée, qui est un peu la paléontologie du langage, on retrouve les mêmes propriétés fondamentales. Derrière une incroyable, foisonnante et fascinante diversité, se cache une non moins incroyable et fascinante universalité. C'est avant tout là qu'il faut chercher la beauté des langues. Étant toutes également et profondément humaines, c'est en cela qu'elles sont toutes également et profondément belles.

[1] Claude Hagège, *Dictionnaire amoureux de langues*, Paris, Plon/Odile Jacob, 2009, p. 55-56. On notera au passage le pluriel du mot *Beautés* dans le titre de cet article : *Beautés des langues*.

[2] Le symbole phonémique /u/ correspond à ce qui s'écrit *ou* en français, comme dans *loup*.

[3] Le symbole phonémique /y/ correspond à ce qui s'écrit *u* en français, comme dans *lu*.

[4] Citation extraite de l'ouvrage mentionné plus haut.

[5] Ibn Khaldûn, *Le Livre des Exemples, I, Autobiographie Muqaddima*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade,

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

nrf.

[6] On appelle « tiroirs verbaux », en français par exemple, l'indicatif présent, l'indicatif imparfait, etc. En basque, il faut plusieurs pages de bonne dimension pour faire figurer l'ensemble des tiroirs verbaux d'un verbe régulier !

Questions / Réponses

R= Jean-Philippe Watbled

Q: Dans l'appréciation que l'on fait d'une langue qu'est-ce qu'on juge vraiment ? Est-ce la phonologie d'un son ou encore l'accentuation ? Dans l'appréciation que certaines personnes portent sur l'arabe, leur jugement est fondé sur l'arabe de la rue puisque c'est le seul qu'elles puissent entendre, alors que l'arabe classique, lui, joue sur les accents, les résonances.

Un étranger, reconnaît le français grâce à la place de l'accent à la fin des groupes. Est-ce qu'un étranger pourrait reconnaître le français des rappeurs où les articulations et les accentuations sont différentes et très prononcées ?

On peut se demander si l'aspect général d'une langue n'est pas perçu à travers ces schémas prosodiques.

R : Le son mais aussi la phonétique segmentale et suprasegmentale jouent un rôle important mais le schéma prosodique est premier. Indépendamment des jugements esthétiques, la

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

recherche des mots compte. Lorsqu'on dit « je l'ai sur le bout de la langue » cela veut dire qu'on sait combien il y a de syllabes et si le locuteur parle une langue à accent il connaît le schéma prosodique mais il a du mal à mettre les phonèmes.

Pour ce qui est de l'arabe de la rue et de l'arabe classique, au sein même du monde arabe, les jugements portés peuvent être très durs. Par exemple, le jugement porté par un Egyptien envers l'arabe algérien sera assez négatif car il y a plus de groupes consonantiques dans le parler de cet Arabe algérien.

Les jugements portés sont souvent basés sur des critères bizarres. En effet, ils vont attribuer le même timbre à beaucoup de locuteurs. Il y a également beaucoup de réflexions sur les aigus et les graves mais dans ce domaine tout est relatif puisque certaines personnes ont une voix aiguë et d'autres une voix grave.

Q : Le jugement sur les langues est d'abord et déjà un jugement sur les hommes. Il n'y a pas de langue sans hommes, mais il ne faut pas oublier qu'il existe des hommes qu'on qualifie de « sans langue ». C'est important car cela se retrouve dans les langues, les patois, les parlers. Dans son dernier livre, L'entreprise des Indes, Erik Orsenna parle de la préparation au Portugal du voyage pour les Amériques de Christophe Colomb.

Il parle également de l'exploration de l'Afrique par le Portugal en 1466. Il arrive un moment où il faut nommer les animaux et les végétaux qui viennent d'Afrique. La première idée est de transcrire ce que disent les Africains jusqu'à ce que l'église s'en mêle, et explique que les noms doivent être chrétiens. On va retrouver cette façon de faire en Amérique latine.

R : En effet, il est évident que lorsqu'on juge une langue, on juge également les hommes qui la parlent. L'idéologie et la politique sont des critères linguistiques.

On retrouve l'ethnocentrisme également dans le jugement que portent les Occidentaux sur les langues dites « exotiques ». Ces langues sont attendrissantes mais elles sont toutefois

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

inférieures. Cela est lié au fait que chacun sait que sa propre langue lui est consubstantielle, fait partie de son intimité donc cela peut être l'intimité d'une communauté. À l'époque des conquêtes ultramarines, l'intimité de la collectivité occidentale était supérieure à celle des autres. C'est pourquoi il est très difficile de démêler l'esthétique proprement dite et strictement linguistique de tout de ce qui est autour et fortement associé au jugement métonymique.

Q : En vous écoutant, on a l'impression que la question de l'esthétisme en langue se pose très difficilement. Cette question du jugement d'une langue ne se pose-t-elle pas réellement qu'à partir du moment où on utilise cette langue et qu'on est dans ce qu'on appelle traditionnellement « le style » ?

R : Les linguistes, comme Jakobson, s'intéressent à la méthode d'analyse rigoureuse de la littérature. Ils recherchent la fonction poétique, la fonction littéraire et ils étudient le texte en lui-même. Jakobson disait qu'il y avait, la poéticité d'un côté (la fonction poétique) et la poésie de l'autre. Il y a du poétique dans la vie courante, dans les slogans publicitaires ou politiques. On distingue évidemment la fonction et le genre.

Globalement, les linguistes ont apporté quelque chose dans le domaine de la littérature et dans son étude du point de vue de l'esthétique et non pas du point de vue du discours ordinaire. Il n'existe pas, à ce jour et à ma connaissance, d'esthétique du langage ordinaire. Il y a de très bonnes études sur l'esthétique phonétique, mais il n'y a pas d'étude sur le pourquoi de tel ou tel jugement.

La langue, ayant une fonction de communication et une fonction de représentation, est un outil. Ce qui est désarmant, c'est que les gens pratiquent cette esthétique de l'outil, alors que dans les autres domaines, ils pratiquent l'esthétique de l'objet d'art.

Yuri Lotman expliquait que « la littérature est une modélisation secondaire », c'est-à-dire que de même que la parole ordinaire prend la substance phonique comme matériau, comme substrat, l'écrivain, à son tour, prend le discours comme matière première qu'il va sculpter. Dans ce sens, on peut parler d'esthétique, on a des armes et des outils.

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

Q : *Peut-on établir une relation entre notre rapport difficile à la beauté et le fait d'appartenir à une certaine culture avec tout ce que cela véhicule comme critères subjectifs? En considérant cette affection particulière que les Français ont pour l'italien, trouvera-t-on dans les pays asiatiques une langue vers laquelle ils tendent ?*

Au sein du monde francophone, on a l'impression qu'il y a une hiérarchisation affective des français qui va vers le québécois plutôt que vers le belge ou le suisse francophone. À quoi cela tient-il ? Y-a-t-il réciprocité, est-ce que les Belges vont vers le québécois plutôt que le français ?

Au sein même de l'hexagone, on a l'impression que les accents du Midi de la France passent mieux, qu'ils sont plus gais.

R : Pour ce qui est de la préférence pour les langues du midi, il y a un substrat qui est langue d'oïl et langue d'oc. La langue d'oc est plus mélodique; elle a été influencée par le contact avec d'autres langues comme l'italien ou l'espagnol. Au contraire, la langue d'oïl, elle, a été influencée par des langues germaniques. On se retrouve donc avec un pays coupé en deux d'un point de vue linguistique. Il y a des critères d'appréciation qui traversent les générations. Cet attrait pour les langues du Midi est aussi dû au fait que dans les variétés méridionales de français, il y a globalement plus de voyelles ce qui est plus doux pour les locuteurs du Nord, cela leur paraîtra plus exotique.

Pour ce qui est du français du Québec, il amuse le Français hexagonal. Le français belge peut l'amuser aussi mais pour d'autres raisons. Mais cette préférence pour le français québécois réside dans le rappel du français parlé aux XVII^e –XVIII^e siècles, c'est un accent rustique qui évoque une paysannerie pour le Français de l'hexagone. C'est en fait, le français standard de l'époque de Molière. Le mot clé à considérer est le mot « culture »

: dans la Grèce Antique, le grec était une langue classique; toutes les autres langues étaient considérées comme des langues barbares.

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

La survie artificielle du latin a fait très mal aux langues romanes pendant plusieurs siècles. En effet, il était hors de question d'attribuer de la beauté à ces parlers rustiques ou vulgaires.

En Asie, le sanscrit demeure encore et toujours le modèle de référence comme si c'était une langue éternelle. Certaines personnes croient que le sanscrit est la langue-mère de toutes les langues de la planète. En réalité c'est une langue indo-européenne à mettre à la même enseigne que le grec ou le latin et qui date de 2500 ans. Il y a les mêmes erreurs en milieu arabo-musulman. Beaucoup de personnes croient que l'arabe est la langue de Dieu et donc la langue-mère. Ils croient que c'est la langue des origines, ce qui est un non-sens du point de vue linguistique.

Il n'en reste pas moins que dans tous ces cas de figure c'est la culture qui l'emporte et qui fausse le jugement.

Q : Est-ce que les langues évoluent ? Est-ce qu'elles évoluent vers plus de beauté ? Est-ce que le français de François Guillon, celui de Du Bellay, celui de Molière et de Racine sont plus ou moins beaux que celui du XVIII^e siècle de Stendhal ou des autres ? Peut-on dire que l'aspect esthétique a joué un rôle dans cette évolution de la langue française tant écrite que parlée ?

R : L'aspect esthétique n'a pas d'influence dans l'évolution des langues. En effet, les langues n'évoluent pas dans le but d'être plus belles ou plus esthétiques. Les langues changent pour de multiples raisons, c'est ce qui donne d'ailleurs des variétés dialectales et des accents régionaux. Elles se diversifient à l'interne aussi jusqu'à se séparer parce qu'il y a une asymétrie des organes de la parole (les structures phonétiques sont rigoureusement et constamment instables, le changement est inscrit dans la nature des choses). En effet, nous n'avons pas d'organes spécifiques de la parole.

La langue est inobservable et les enfants grâce à leur faculté de langage n'acquièrent pas un objet qu'on leur livre; ils le reconstruisent grâce à cette faculté mais rien n'est donné. Ils observent le discours des autres, mais ils ne peuvent pas observer la langue. Donc ils vont forcément la modifier. Un enfant va modifier la langue en l'acquérant. Il ne faut pas non plus

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

oublier le discours littéraire et se rappeler que le français n'est pas la langue de Molière. La langue de Molière est un style, un discours littéraire. Personne ne parle comme dans les pièces de Molière. Il en va de même pour Shakespeare avec l'anglais, pour Luther avec l'allemand ou encore pour Dante avec l'italien.

On ne peut pas parler de l'histoire de ces langues sans parler de ces auteurs. Il n'en reste pas moins qu'ils ne sont pas à l'origine de ces langues, ils sont à l'origine d'un style littéraire. Ces auteurs ont, en revanche, influencé positivement le jugement qu'on portait sur ces langues considérées comme rustiques par rapport au latin.

Q : Peut-on imaginer une universalité de l'approche linguistique ? En d'autres termes, est-ce qu'il y a un fond universel qui ferait l'humanité des langues ?

R : Il y a un échec obligé dans l'étude de l'esthétique de surface, il faut chercher ailleurs. On va donc prendre en compte l'humain. On va quitter le terrain de l'esthétique au sens strict et aborder le point de vue anthropologique. Il y a de l'universel derrière les structures linguistiques. Il y a une diversité apparente. Il ne faut pas confondre universalité et invariant récurrent systématique d'une langue à l'autre. Il peut y avoir de l'universel quand même en syntaxe. Ce qui peut être universel ce sont les principes, les règles d'implication. Il y a de l'universel y compris quand on a des structures qui paraissent étranges pour celui qui parle une langue indo-européenne, comme le navajo où l'on n'a pas le choix pour le sujet.

En Amérique du Nord, certaines langues amérindiennes ont une hiérarchie qui est grammaticale (cf. conférence). Il y a une échelle grammaticale, mais pas seulement. Cette hiérarchie se retrouve dans d'autres langues, par exemple en Papouasie Nouvelle-Guinée où la hiérarchie est la même, alors que ces deux peuples se trouvent sur des continents différents et n'ont aucun contact.

Si on interroge des locuteurs de langue indo-européenne sur la place que doit occuper l'humain par rapport à l'inanimé, le pluriel par rapport au singulier et le masculin par rapport au féminin ; que va-t-il répondre ? En réalité, nous avons, d'une certaine façon, la même hiérarchie, par exemple, le masculin l'emporte sur le féminin. C'est une question de culture mais c'est aussi

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

inscrit dans la grammaire de nos langues, dans nos traditions grammaticales.

Q : Peut-on dire que la langue parlée par un locuteur, quel qu'il soit, modifie les organes phonatoires ? Pour aller plus loin, est-ce que cela a une influence sur les structures du cerveau, sur les zones du langage ?

R : La langue parlée n'a pas d'influence sur les organes phonatoires. Pour ce qui est de la question cérébrale, on est dans l'ignorance. Il y a plusieurs théories.

Selon le courant chomskyien (Noam Chomsky), il y a quelque chose d'inné qui se passe dans le cerveau pour les langues premières et qui ne se passe pas de la même manière pour les autres langues. L'acquisition d'une langue première doit installer une structuration très forte dans laquelle on ne revient que dans des cas très particuliers, comme un déracinement. Il se passe sûrement quelque chose au niveau cérébral mais pas au niveau phonatoire.

Q : Tel ou tel langage est propre à chaque espèce. Mais pourtant, esthétiquement et peut-être sentimentalement parlant, on apprécie tous de la même façon un enregistrement du chant des baleines.

R : L'utilisation du mot « langage » comme étant réservé à l'humain est très restrictive. Si on peut, dans un premier temps, accepter d'appliquer le mot « langage » à certains comportements animaux, on n'a pas trouvé jusqu'à ce jour dans le monde animal, un langage aussi sophistiqué que celui des humains.

Les humains ont un langage à double articulation; on combine des phonèmes (des consonnes et des voyelles) pour former des mots et on combine des mots pour former des phrases.

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

Certaines espèces animales ont des langages doublement articulés aussi, mais seul l'homme est capable de porter des jugements, c'est-à-dire un langage supérieur qui n'est pas simplement utilitaire. Les animaux, même les chimpanzés ayant appris le langage des signes, ne sont pas capables de porter un jugement sur le monde qui les entoure.

Q : Ce qui est commun et universel, c'est la qualité d'avoir une langue. Cela résout le problème de savoir si toutes les langues sont une langue. Lorsqu'on est humain, on a forcément une langue. Depuis quelques décennies, on a l'impression que le français a subi une simplification notamment au niveau des conjugaisons. Cette simplification n'est pas seulement dans le langage courant, on la retrouve également dans la littérature. Qu'est-ce qui a causé ce phénomène ?

R : En effet, il y a bien une simplification de la langue notamment au niveau des conjugaisons. Cette simplification s'observe depuis longtemps que ce soit dans les parlers régionaux en France aux XVII^e/XVIII^e siècles ou dans les créoles formés avec une base de français. Néanmoins, il est question, ici, du français oral. En créole, on utilise n'importe quels pronoms (je, tu, il, nous, vous, ils) et on garde la terminaison des verbes à la troisième personne du singulier. On dira en créole : « je chante, nous chante, ils chante ».

Q : Les linguistes s'intéressent-ils à l'efficacité du point de vue de la parole ? Plus la langue est concise, plus elle est efficace. Plus la richesse grammaticale est importante, plus les possibilités poétiques augmentent.

R : Certains linguistes pensent que l'efficacité est à peu près la même dans toutes les langues. Il faut prendre en compte le lexique, la grammaire, l'adéquation sémantique. Cela veut dire qu'il faut que les notions véhiculées par les mots soient adaptées aux besoins de la vie courante. Si on est réaliste et honnête, dans certaines situations linguistiques, dans certaines communautés, on aura du mal à traduire par exemple certains traités théoriques. Mais c'est souvent une question d'aménagement linguistique. C'est conjoncturel, ce n'est pas lié à la nature d'une langue d'être plus ou moins efficace.

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

Le lexique est la partie du langage à laquelle on pense en premier, alors que le lexique est la partie la moins structurée d'une langue plus ouverte. C'est ce qu'on appelle la partie la plus « poreuse », celle qui peut emprunter. En effet, on emprunte très peu les structures grammaticales ou les phonèmes, mais on emprunte le lexique. Il y a une créativité lexicale dans toutes les langues. C'est lié à un moment de l'histoire et pas à la nature de la langue.

Q : Est-ce qu'il y avait une séparation entre la partie communication qui est justement liée essentiellement au lexique et la partie abstraite, c'est-à-dire poétique, celle liée à la richesse et à l'invariabilité de la syntaxe.

R : Les différences sont insignifiantes d'une langue à l'autre. Elles ont toutes à peu près les mêmes moyens d'expression, la même puissance explicite que ce soit en communication courante ou que ce soit en poésie. De toute façon, la poésie est universelle.

Il n'y a pas réellement de différences entre les langues. À chaque fois qu'on en a vu ou qu'on a cru en voir, c'était à un moment de l'histoire : il a suffi que la langue change de statut ; que la représentation, que les locuteurs en avaient, change ; ou encore que son statut politique change. C'est une question de représentation, tant que les locuteurs eux-mêmes ont une représentation qui n'est pas valorisante d'un parler, ce parler risque de stagner en littérature, en politique et en journalisme.

Il faut que les locuteurs aient une représentation valorisante de leur propre langue et que cela ait un sens pour eux. Il en va ainsi pour le créole, tant que l'ensemble de la population créolophone n'est pas unanime pour dire que le créole peut servir aussi bien au journalisme qu'à la politique et qu'il n'est pas uniquement limité à la famille et aux amis, cela ne va guère bouger.

L'aménagement linguistique fait bouger les choses mais il faut également que l'ensemble de la communauté adhère au projet.

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

Q : Pour définir les critères esthétiques d'une langue, peut-on aborder le volume, l'intensité du niveau de parole ? Lorsqu'on aborde des sons très aigus, l'oreille ne les supporte pas. Ils sont mal perçus par l'oreille humaine indépendamment des langues. Certaines langues se situent véritablement dans des aigus comme le chinois. La notion d'aigu et de grave joue-t-elle un rôle dans l'aspect esthétique d'une langue ?

R : On en revient à la part de subjectivité et d'objectivité des jugements que chacun porte sur les langues. Il est clair que le chinois est ce qu'on appelle une langue à tons, la même séquence de phonèmes peut être prononcée avec un ton haut ou un ton bas. Le problème se pose au niveau de la réception, c'est un problème psychophonétique. Ce n'est pas l'amplitude réelle qui pose problème.

Pour être plus complet sur cette question, il y a des éléments paralinguistiques à prendre en compte, c'est-à-dire qu'ils ne relèvent pas de la langue elle-même.

Q : Dans l'introduction de la conférence, il est fait référence au « langage naturel humain », alors que le langage est avant tout culturel. Peut-être qu'il y a une dérive en ce qui concerne l'esthétique et les langues sur la question de savoir comment classer les cultures.

R : Il faut partir du principe que toutes les langues sont exotiques en fonction de la langue qui nous est propre. Il est donc nécessaire de relativiser les choses. D'abord, le langage est avant tout un fait de nature; cela dit, la culture est incluse dans cette nature. C'est un fait de nature, car le petit enfant éprouve le besoin de parler. Ce besoin n'est pas culturel. L'humain dès la petite enfance a un besoin de communication, c'est un être sémiotique. Un bébé de 3 mois a un comportement pré-linguistique. Ensuite, si c'est seulement un fait de culture, comment expliquer qu'on a exactement l'inverse du point de vue cognitif dans le développement, par exemple, pour l'apprentissage des langues étrangères à l'école et pour l'apprentissage des mathématiques ?

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

Plus nous avançons en âge et plus nous avons des difficultés à apprendre une langue étrangère. Lorsque nous atteignons l'âge de 13 ans les langues deviennent plus dures à apprendre. Pourquoi ? Parce que justement, la langue est un fait de nature. Ce qui est culturel, ce sont les discours, le contenu des discours, le point de vue sur les langues.

L'humain n'est que culture mais il ne faut pas oublier que nous sommes tous programmés génétiquement pour parler. Un être humain privé de société, comme les enfants sauvages, a du mal à parler. Certains disent, que ce ne serait qu'un problème social et culturel dû à une privation. Mais en réalité, le langage, qui est un fait de nature, a des stades d'acquisition et une fois le stade dépassé, cela ne marche plus. C'est le contraste entre la virtuosité dans la langue maternelle et l'infirmité dans les autres langues qui montre que c'est un fait de nature. Sinon nous aurions les mêmes compétences dans les autres langues apprises.

Q : Lorsqu'on a parlé une langue maternelle, les organes de phonation, le larynx, les cordes vocales acquièrent une conformation définitive et irréversible qui fait que l'apprentissage des langues étrangères est plus ardu.

R : La conformation du tractus vocal est exactement la même; peu importe la langue acquise. On ne parle pas de physiologie mais plutôt d'habitude articuloire. C'est le point de vue de Claude Hagège. Une fois qu'on a acquis une langue, on a des habitudes articuloires et des habitudes acoustiques. Nous sommes informés par ces habitudes et ensuite nous avons du mal à nous en débarrasser et nous les transférons dans l'acquisition d'une langue étrangère.

Ce qui est décisif ce sont les stades d'acquisition. En effet, un enfant intériorise sa première langue à partir de 3 mois et parle plutôt bien à 3 ans. Dès qu'il parle correctement, qu'il articule correctement, qu'il ne déforme plus les mots et qu'il est parfaitement intelligible, on peut considérer qu'il a acquis toutes les habitudes articuloires.

Existe-t-il des langues plus "belles" que les autres ?

Écrit par Jean-Philippe Watbled (Professeur de linguistique comparée à l'Université de La Réunion)
Mardi, 08 Juin 2010 00:00

Remarque : 60% de la population mondiale est bilingue voire plurilingue. Les monolingues sont très rares.